

De l'intimité corporelle dans l'accompagnement

Denise Badeau, Ph.D.

Volume 17, Number 1, Fall 2004

Au péril de l'accompagnement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073608ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073608ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Badeau, D. (2004). De l'intimité corporelle dans l'accompagnement. *Frontières*, 17(1), 64–68. <https://doi.org/10.7202/1073608ar>

Article abstract

By using the encounter between the Little Prince and the fox (Saint-Exupéry), and after having defined caregiving, this article sets out to identify some aspects of caregiving and corporeal intimacy related to the work of caregiving. It highlights the importance of non-verbal observation of the one being cared for, the necessity of active listening and mutual respect as concerns the inherent practices in the fragile daily life of caregiving.

De l'intimité corporelle dans l'accompagnement

Résumé

En exploitant la rencontre du Petit Prince et du renard (Saint-Exupéry), et après avoir défini l'accompagnement, cet article identifie certaines conditions de l'accompagnement et de l'intimité corporelle dans l'accompagnement. Il souligne, de plus, l'importance de l'observation du non-verbal de l'accompagné, la nécessité de l'écoute attentive et du respect mutuel des parties impliquées dans ce vécu délicat de l'accompagnement.

Mots clés: *accompagnement – respect – écoute active.*

Abstract

By using the encounter between the Little Prince and the fox (Saint-Exupéry), and after having defined caregiving, this article sets out to identify some aspects of caregiving and corporeal intimacy related to the work of caregiving. It highlights the importance of non-verbal observation of the one being cared for, the necessity of active listening and mutual respect as concerns the inherent practices in the fragile daily life of caregiving.

Key words: *caregiving – respect – active listening.*

**TU T'ASSOIRAS D'ABORD UN PEU LOIN DE MOI,
COMME ÇÀ, DANS L'HERBE.
JE TE REGARDERAI DU COÛN DE L'ŒIL ET TU NE DIRAS RIEN**

SAINT-EXUPÉRY, 1999, P. 69.

Denise Badeau, Ph.D.,
professeure retraitée associée
au Département de sexologie, UQAM.

«À la suite de la découverte du jardin fleuri de cinq mille roses, toutes semblables à sa fleur, le Petit Prince fut très malheureux et, couché dans l'herbe, il pleura.» «C'est alors qu'apparut le Renard» (Meunier, 2003, p. 217). Cette image, empruntée à Saint-Exupéry (1999) et à Meunier (2003), pour amorcer, voire nourrir notre réflexion sur l'intimité et sur l'intimité corporelle dans l'accompagnement m'apparaît appropriée et éloquente. Nous reconnaissons l'accompagné tantôt dans le personnage du Petit Prince malheureux, souffrant, vivant le deuil d'une illusion ou d'un rêve concernant sa rose, et tantôt dans celui du Renard; et l'accompagnant tantôt dans celui du Renard et tantôt dans celui du Petit Prince. Le Petit Prince invite le Renard à jouer avec lui, c'est-à-dire à partager sa vie, à vivre avec lui l'occupation principale de l'enfant: apprendre en jouant. «Je ne puis jouer avec toi [...] je ne suis pas apprivoisé»... Refus basé sur la nécessité de l'apprivoisement préalable au partage de l'activité de vie de quelqu'un. Apprivoisement (création de liens, ouverture à l'autre et à la vie) assorti de conditions: être patient, prendre le temps, instituer des

rites, utiliser la communication non verbale: «Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien» «Le langage est source de malentendus» «Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près...» «Mais si tu viens n'importe quand je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur» (Saint-Exupéry, 1999, p. 69).

Le corps est essentiellement la façon d'entrer en contact avec le monde et avec l'autre.

[...] c'est ce qui se voit, ce qui s'entend, ce qui se touche, ce qui se sent, qui parle d'autrui et de son intimité. La présence implique donc la pudeur, c'est-à-dire cette discipline du regard, du toucher, de l'ouïe, du sentir, dont l'usage désordonné peut être porteur de violence et blesser autrui (Matray, 2004, p. 19).

Accompagner l'autre, c'est lui être sensoriellement présent: le regarder, le sentir, être attentif aux sons qui émanent de sa vie, et faire en sorte de discerner la bonne distance, c'est-à-dire celle qui est souhaitée respectivement par l'accompagné et l'accompagnant. On entend parfois un accompagnant dire avec satisfaction: «J'ai été avec lui ou elle jusqu'à la fin, je lui ai tenu la main jusqu'au bout... je l'ai cajolé, entouré, pris dans mes bras, bercé...

Enfin, j'ai été très proche de lui ou d'elle corporellement, physiquement jusqu'à la fin de sa vie ou jusqu'à la résolution de son deuil.» L'auditeur est en droit de se demander : Est-ce vraiment ce que l'accompagné-e souhaitait ? Comment peut-on le savoir ? Quand je cajole l'autre, que je le berce, que je lui tiens la main, à qui est-ce que je veux faire plaisir ? Qui est-ce que je tente d'apaiser ? Aux besoins de qui suis-je en train de répondre ? La connaissance de l'autre, l'observation, une présence attentive et soutenue au paralangage, à l'expression verbale et non verbale peuvent nous en informer.

[...] l'intime étant le lieu du repli de la personne sur elle-même, et en même temps celui où elle s'expose le plus dans sa vérité propre. Le respect de ce lieu secret exige donc de n'y pas pénétrer sans y avoir été invité, mais aussi, inversement, d'être suffisamment sensible aux signaux par lesquels la personne appelle à une telle visite, avec tout le respect dû et la pudeur requise.. Ne pas entendre ces appels serait faire preuve de manque d'attention et d'intérêt pour autrui ; prétendre s'imposer comme interlocuteur pourrait représenter une forme extrême de violence (Matray, 2004, p. 8).

LE TOUCHER DANS L'ACCOMPAGNEMENT

Le toucher est le sens du corps tout entier, il est d'une impressionnante générosité et d'une grande réciprocité : on ne peut toucher sans être touché soi-même (Prayez, 1994). Il définit l'individu en ce qu'il a d'unique, il est d'une importance telle qu'on a raison de croire qu'un être humain peut vivre aveugle, sourd, et manquer totalement de goût et d'odorat, mais il ne saurait survivre un instant sans les fonctions assurées par la peau, et on ne saurait, sans agression, approcher corporellement quelqu'un sans qu'il ne le souhaite vraiment à moins que ce ne soit pour lui prodiguer les soins d'hygiène requis par une perte d'autonomie temporaire ou permanente ou certaines conditions de santé. « Pour l'espèce humaine, les stimulations tactiles ont probablement des effets essentiels quant au développement d'un mode satisfaisant de relations affectives et émotionnelles » (Montagu, 1971, p. 30).

Le toucher permet en outre de connaître la chaleur, la douceur, de prendre contact avec les formes, de sentir les frémissements et d'explorer les textures. En retour, il communique les désirs les plus secrets et il dénonce aussi les réticences.

On redécouvre, à travers le toucher, [...] un lien privilégié d'intervention



Photo: Zahra Zibā Kazémi © Stephan Hachemi

[...] On pleure, on respire mieux, on s'apprivoise, on s'adapte, on guérit intérieurement [...]

La caresse est ce qui fait exister, elle est promesse infinie [...] Le toucher affectif est une des composantes du réconfort ; il indique à la personne touchée qu'elle est digne d'affection. En ce sens, il favorise une bonne estime de soi et invite à la communication (Lauzon et Adam, 1996, p. 209-210).

Mais en dépit de toutes les vertus que l'on reconnaît au toucher, par respect pour la personne, il importe de lui demander la permission expresse ou tacite lorsque, pour une

Souriante, Irak

raison ou pour une autre, on doit dépasser la zone dite sociale (mains, bras, épaules et dos ; Lauzon et Adam, 1996 ; Hall, 1971). Toujours porteur d'un message, le toucher s'effectue de plusieurs façons. Il peut se faire superficiel ou profond, subtil ou insistant, inattendu ou prévisible, souhaité sans qu'il soit donné et donné sans qu'il soit souhaité, limpide ou ambigu. Il sera donc primordial, pour éviter toute confusion, que la personne qui touche soit au clair avec ses intentions, ses volontés, ses désirs et ce, préalablement à l'accompagnement. Pour Lauzon et Adam

(1996), toucher «c'est accueillir dans sa maison. C'est se faire source d'affection. Le toucher affectif est une des composantes du réconfort; il indique à la personne touchée qu'elle est digne d'affection. En ce sens, il favorise une bonne estime de soi et invite à la communication» (p. 210).

Le toucher nous permet d'exprimer la tendresse que l'on définirait comme une forme de générosité, une prédisposition à la délicatesse des sentiments, à l'affection discrète, comme une force vitale qui vainc la douleur et la solitude, qui apporte de nouvelles joies, de nouveaux espoirs; comme la transmission de bien-être (Badeau, 1986). «La tendresse, c'est lorsque nos doigts touchent une peau chaude, c'est la main désarmée qui caresse, qui se fait légère pour flatter, caresser, qui se fait forte pour t'assister et te guérir et qui devient plus riche en partageant» (Wolfl, 1983).

Le toucher, expérience sensorielle, sensuelle, érotique peut aider à accepter le corps ou des parties du corps souffrant, vieillissant, malade. Les gestes support, caresse, tendresse tissent la trame d'une relation affectueuse, chaleureuse, amicale.

De ce que nous avons exprimé antérieurement, en utilisant les écrits de certains auteurs sur le sujet (Montagu, 1979; Grafeille *et al.*, 1983; Montalescot, 1999; Lauzon et Adam, 1996) et particulièrement de Prayez (1994), nous pouvons attribuer au toucher des fonctions multiples: fonction éminemment structurante de l'enfant et restructurante de l'adulte souffrant; fonction globalisante amenant la personne à se percevoir dans son entièreté corporelle; fonction réconciliatrice de l'individu avec son corps et l'image qu'il s'en fait; fonction réparatrice des imagos parentales déficientes; par le fait même, fonction rassurante, réconfortante; fonction de communication émotionnelle. Par ma peau ou par mon toucher, j'exprime mon aisance ou mon inconfort, mon plaisir ou mon désagrément, mon accueil ou mon rejet. Nous pouvons aussi lui attribuer des effets nocifs qui sont pour une bonne part l'envers des fonctions identifiées précédemment: sexualisation ou érotisation des contacts, mésinterprétation, blocage de l'expression des émotions, exploitation de l'autre pour son plaisir, transformation d'une relation d'aide en relation d'abus, parfois relation «incestueuse». L'acte de toucher, à moins qu'il ne s'automatise ou ne devienne purement instrumental, confronte très concrètement accompagnant et accompagné à la sensation, à la perception, «à l'émotion suscitée par la présence palpable de l'autre, à l'affect et aux mouvements pulsionnels les plus déroutants» pour chacun d'entre eux. «Le toucher de tendresse présente de la retenue, de la délicatesse, de la préservation, de la précaution. Il ne veut rien, ne demande

rien, ne désire rien. Il protège, apaise, enveloppe, abrite, laisse être, dévoile beauté et bonté» (Prayez, 1994, p. 242).

Mais on peut aussi toucher l'autre, l'accompagner, en le regardant. D'ailleurs c'est ce que le Renard suggère au Petit Prince. «Je te regarderai du coin de l'œil [...]» (Saint-Exupéry, 1999, p. 69). Le regard est un moyen exceptionnel de rencontre. Le regard complice fait comprendre à l'autre qu'on le re-connaît comme existant, vivant, qu'on participe à ce qu'il vit, à ce qui l'affecte. Le regard instaure une relation, la définit, exprime un sentiment, confirme la présence à l'autre, l'importance qu'il a à nos yeux (Grafeille *et al.*, 1983). Le regard n'est presque jamais sans signification. La personne se sent exister dans le regard de l'autre, par le regard de l'autre. Elle peut aussi se sentir anéantie par le regard ou l'absence de regard de l'autre.

L'ouïe aussi permet d'accompagner l'autre. Chaque mot, chaque bruit, devient un signal sonore qui facilite l'adaptation mutuelle et l'abandon ou encore, il est un obstacle au silence essentiel à l'intimité intrapersonnelle. Le goût également accompagne dans le partage d'agapes fraternelles par exemple, quand ce n'est pas d'avoir le goût de l'autre pris au sens propre ou au sens figuré.

L'odorat aussi permet d'accompagner ou d'apprivoiser l'autre. Par mon odeur, je me rends présent à lui et il se rend présent à moi. L'odorat a parfois un rôle subtil dans la rencontre. L'odeur franchit la distance entre deux corps en apportant une connaissance olfactive de l'autre car chaque peau possède son odeur. L'odorat est le sens de la proximité. Pour pouvoir pousser plus loin une relation, il faut accepter l'odeur de l'autre. Les odeurs ramènent à la mémoire une pléthore de souvenirs: les arômes de la cuisine familiale, le bon chocolat chaud dégusté longuement, la fourrure de son animal familier remplie de soleil, le linge fraîchement séché, l'odeur de la terre au dégel ou de la pluie qui vient ou de la première neige, les parfums des fleurs, le parfum de son ou sa bien-aimé ou d'une personne chère, l'odeur de la peau du bébé «blond nourri d'azur» et de lait... (Félix Leclerc) ou les

odeurs prégnantes parfois acres, nettement moins agréables de l'épandage du lisier dans les champs, des antiseptiques, de la putréfaction, du passage d'une mouffette surprise à faire son marché... Toutes ces odeurs transportent avec elles un monde d'images qui ont meublé notre existence et ont contribué à faire de nous qui nous sommes. L'accompagné a parfois besoin de se souvenir, de relire sa vie et de se la réapproprier en recadrant les événements qui l'ont jalonné.

ACCOMPAGNER

Accompagner l'autre, c'est être avec... tel que l'on est, ici et maintenant. Accompagner, c'est être témoin privilégié, attentif et très souvent impuissant de la vie de quelqu'un dans toutes ses dimensions: physique, psychologique, affective, sexuelle, sociale et culturelle, spirituelle, morale et religieuse.

Accompagner l'autre, c'est l'apprivoiser, créer des liens; c'est cheminer à côté, partager sans penser se confondre. C'est faire en sorte que la vie actuelle de celui qu'on accompagne soit, dans la mesure du possible, en continuité avec la vie qu'il menait avant sa maladie, son épreuve ou son deuil, particulièrement en ce qui concerne sa relation avec les personnes importantes dans sa vie et la possibilité de passer le plus de temps possible dans un environnement confortable et familial. Accompagner, c'est savoir marcher au rythme de l'autre, le temps nécessaire et dans l'espace qui est dévolu tout en gardant son rythme propre (Montalescot, 1999; Houde, 1997)¹.

L'accompagné, comme le Petit Prince, peut souhaiter même ardemment que quelqu'un partage son activité de vie ou de survie: surmonter l'épreuve, effectuer le deuil de sa santé, d'un objet d'amour, de sa vie qui ne sera plus jamais la même, en un mot appréhender le moment présent avec sérénité et détachement. Mais l'accompagnement tout comme l'apprivoisement a ses exigences dont la première et non la moindre est sans contredit de laisser la personne que l'on accompagne mener le jeu, juger de son bien-être, de son confort, du type d'accompagnement qu'elle veut vivre. Pour apprivoiser l'autre et se laisser

apprivoiser par l'autre, on veillera aussi : à faire en sorte que la dépendance ne soit pas chose humiliante ; à être entièrement avec l'autre, c'est-à-dire à être proche, sans se confondre avec lui ; à se mettre à l'écoute des souffrances, physiques et morales, des espoirs, des peurs, des angoisses, des incertitudes, des difficultés à vivre la maladie, l'épreuve, la perte matérielle, la perte d'autonomie mais aussi à l'écoute du courage, de la générosité, de la détermination, de la solidarité, de la confiance, de la foi, de la sérénité auxquels certains accompagnés parviennent à un haut degré ; à ne pas se formaliser des paroles vives, des gestes d'impatience ou d'irritabilité, des mouvements d'agressivité ou de colère, du déni, de la tristesse, ou d'autres expressions émotives semblables car la personne malade, souffrante, malheureuse, «immensément triste» vit les différentes étapes du deuil (et c'est essentiel qu'elle puisse les vivre...) mais avec des soubresauts, des retours en arrière, des temps d'arrêt, des piétinements. Les émotions exprimées ne devraient en rien ternir l'affection qu'elle nous porte et qu'on lui porte. Pour aider l'accompagné à faire face à la perte et à la peine, on voudra assurer une présence de qualité, une écoute attentive : «Aussi, il n'y a point d'apprivoisement ni d'amour possible sans le respect de la lenteur et du silence du temps, ni sans la volonté de se donner en acte» (Meunier, 2003, p. 228).

L'accompagnement a des chances de réussite si on tient compte de ses limites en tant qu'accompagnant, évitant la fatigue excessive et la surimplication qui en viennent à obscurcir le jugement. Se souvenir que d'autres amis ou membres de la famille ou de la communauté peuvent assurer le relais. Il s'agit de leur faire confiance et d'oser demander. Une relation exclusive avec le malade ou l'endeuillé et la responsabilité qui en découle entraîneront à plus ou moins court terme surmenage et grande solitude. L'accompagnement a aussi de meilleures chances de réussite si on accorde au malade le droit à la banalité, c'est-à-dire le droit de penser et de parler d'autre chose que de la perte, de la maladie et de son issue possible.

De plus, pour accompagner adéquatement, il faut prendre soin de soi, établir des priorités dans ses besoins personnels, soigner ses relations familiales et amicales, repérer les petits instants de plaisir ; saisir à pleines mains ou à plein cœur un de ces petits instants et essayer de le prolonger ; développer sa capacité de goûter et, par conséquent, de vivre dans le moment présent, ce qui aide à avoir des attentes réalistes face aux autres et à soi-même. Il faut développer un noyau de support, car il est utopique de penser pouvoir s'exposer

soi-même sans support ; si on le fait, tôt ou tard, on dressera des défenses, on s'isolera pour se protéger. Enfin, il faut rester en contact avec ses sentiments au sujet de la maladie, de la souffrance, de la douleur, de la mort et considérer sa propre finitude.

DE L'INTIMITÉ ET DE L'ACCOMPAGNEMENT

L'accompagnement, l'apprivoisement suppose la plupart du temps une certaine intimité même corporelle entre les parties impliquées. Selon Pasini (1991), l'intimité implique une forte autonomie individuelle qui précède la confiance partagée. Accéder à l'intimité signifie se mettre dans la peau de l'autre sans perdre sa propre intimité. Cela signifie aussi la réception de l'autre dans son propre territoire intime sans se sentir envahi, perturbé, bousculé ou contaminé.

L'intimité se devine plus qu'elle ne se manifeste, elle est plus question que réponse, plus expérience que lieu commun. Elle est sentie du dedans, pressentie du dehors. Souvent étroitement liée ou confondue avec le génital, le sexuel, son acception est cependant beaucoup plus vaste, vaste comme la vie... la vie au quotidien. Être intime avec un autre être humain, c'est lui laisser une porte d'accès à notre monde intérieur, dans ce monde où l'individu est souvent le plus vulnérable (Badeau, 1988).

[...] vivre l'intimité c'est vivre le dépouillement, c'est accepter la pauvreté, c'est se présenter sans artifice, c'est vivre une certaine forme d'impuissance, c'est accepter de perdre le contrôle, c'est laisser son pouvoir du non à la porte, c'est desserrer les poings et ouvrir les mains (Bégin, 1990, p. 74).

L'intimité avec l'autre est dite interpersonnelle par opposition à l'intimité avec soi qu'on appellera intrapersonnelle. Elle est constituée de plusieurs ingrédients parmi lesquels on peut citer l'ouverture à soi se référant à la capacité de la personne (accompagnant ou accompagné) à fournir à l'autre partie des informations personnelles sur ses sentiments, opinions, attitudes, désirs, etc. «Être intime avec soi-même, se connaître d'un travers à l'autre, vivre avec soi-même

en permanence, en évitant les fuites hors de son corps et de son esprit [...] c'est même une condition *sine qua non* pour arriver à partager cet espace avec quelqu'un d'autre» (Bourgault, 1975-1976, r.i.).

On peut citer également le support émotionnel qui permet l'acceptation des sentiments de l'autre dans un contexte de non-jugement ; le contact physique se référant à la sensorialité, à la sensualité, à la capacité d'exprimer ses besoins ; l'affection, c'est la capacité qu'a chaque partie d'exprimer sa chaleur, sa tendresse.

Le dévoilement de soi dans l'intimité suscite aussi de nombreuses peurs : peur de se dévoiler, de s'exposer tel qu'on est dans ses émotions, désirs et besoins physiques, peur de se fragiliser, d'exposer sa vulnérabilité. Mais seules la tolérance et une grande estime de soi amènent à vivre l'acte de se dévoiler comme une opportunité et non comme une menace ; autre peur identifiée : la peur d'être abandonné, la personne qui se perçoit comme ayant peu de valeur, étant peu désirable, craindra d'être rejetée ou abandonnée par l'autre si elle est découverte dans sa vérité. La capacité première de l'individu à vivre l'intimité avec lui-même, être en contact avec ses émotions, ses sentiments, ses désirs et nous ajoutons ses sensations corporelles sont primordiales avant toute intimité avec un autre. D'autres peurs sont aussi présentes : peur de subir la colère de l'autre ; peur de lâcher prise ; de perdre le contrôle de sa vie, de mourir en sorte ; peur de ses propres impulsions parfois destructrices ; peur de se perdre dans la fusion-confusion avec l'autre (Pasini, 1991).

Il est essentiel, dans la relation interpersonnelle, de laisser place à la part d'inconnu toujours présente en l'autre, de ne pas céder au vertige de la transparence, celle de tout dire et de tout savoir. L'un comme l'autre sont porteurs de violence. Pour rejoindre la vie dans son essentiel et dans sa fragilité, il faut et le temps et l'espace du retrait nécessaire. Il faut marquer la place réservée au mystère dont chacun des partenaires est habité. [...] L'intimité est ce lieu retiré où l'homme

IL FAUT PRENDRE SOIN DE SOI,

ÉTABLIR DES PRIORITÉS DANS SES BESOINS PERSONNELS,

SOIGNER SES RELATIONS FAMILIALES ET AMICALES,

REPÉRER LES PETITS INSTANTS DE PLAISIR ;

SAISIR À PLEINES MAINS OU À PLEIN CŒUR

UN DE CES PETITS INSTANTS.

se souhaite à l'abri et en solitude mais pour élaborer une parole susceptible de rejoindre autrui. Dans cet espace intime, on ne peut entrer en étranger sans faire violence à autrui; le mouvement de la pudeur est précisément la manifestation du sens de sa propre vulnérabilité et de la recherche d'un non-envahissement par autrui (Matray, 2004, p. 36).

L'accompagnement, l'appropriation fait advenir aussi bien chez l'accompagné que chez l'accompagnant la présence en lui et en l'autre. Il porte avec lui des bénéfices certains: la personne que l'on accompagne et qui nous accompagne devient pour chacune des parties impliquées significative, rassurante, tonifiante, inspirante... source de chaleur, de tendresse, de support, d'amour, appel à entrer à l'intérieur de soi pour y établir le pardon et la paix. «Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde... Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique» (Saint-Exupéry, 1999, p. 68). L'accompagnant à qui l'on adresserait ces paroles pourrait sans doute se réjouir de la réussite de l'appropriation mais il devrait, par la même occasion, éprouver l'ampleur de la responsabilité émanant de l'appropriation.

Nous pouvons alors comprendre que l'enjeu suprême de l'appropriation, c'est l'avènement de l'homme responsable [...] Être responsable de ce que l'on a approprié, c'est devenir léger à force de profondeur, et profond à force de légèreté. C'est vivre à la fois, la légèreté et la pesanteur de l'existence; non point l'une ou l'autre, mais les deux dans une étroite synthèse que procurent l'appropriation et la responsabilité. [...] Mais, pour devenir responsable d'elles, il convient d'abord de les approprier et de les aimer.

[...] Être responsable, c'est d'abord aimer. C'est essentiellement sortir de soi-même pour aller vers l'autre. C'est aussi laisser entrer l'autre en soi assez profondément pour qu'il y prenne racine, pour qu'on le considère comme faisant partie intégrante de soi. Du coup, c'est accepter d'être dérangé dans son petit monde fermé et si sécurisant, car l'autre, quand il entre dans une existence, bouscule bien des rêves et des projets! (Meunier, 2003, p. 240).

«Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as approprié» (Saint-Exupéry, 1999, p. 74).

Mais l'accompagnement peut aussi être une épreuve de vérité, on peut se découvrir bien différent de ce qu'on croyait, moins compétent, moins généreux, surtout moins détaché. L'accompagnement, l'appropriation, comme on l'a vu, est une démarche de générosité, d'amour, de tendresse, de détachement, d'abandon, d'humilité. L'accompagnant, pris au piège de la transparence à tout prix, sera à l'affût de la parole révélatrice, du geste ultime de l'accompagné et risquera, par le fait même, de n'être plus totalement à l'écoute de la vie et de ses manifestations dans la simplicité du geste quotidien, léger ou lourd, profond ou banal, plein ou vide mais toujours authentique. Le seul guide fiable et permettant d'éviter les écueils dans l'accompagnement demeurera le respect fragile, inaliénable, constant de chacune des personnes impliquées.

Bibliographie

- BADEAU, D. (1986). «Sa tendresse me fait exister», *Les Cahiers des journées de formation annuelle du Sanatorium Bégin, Vitalité au troisième âge*, vol. 6, mai, p. 35-43.
- BADEAU, D. (1988). «Attention! terrain privé... à moins que...», *Bulletin de l'Association des sexologues du Québec*, vol. 10, n° 1, avril, p. 15-18.
- BADEAU, D. (2003). «La relation à l'autre dans l'accompagnement: haute voltige ou saut périlleux?», *Quoi de neuf?*, vol. 12, n° 4, p. 1-2.

BÉGIN, Y. (1990). *La dynamique de l'intimité*, Montréal, Paulines.

BOURGAULT, P. (1975-1976). (s.t.), (s.e.).

HOUDE, Hélène. (1997). Compte rendu de *L'accompagnement*, par René de Ceccaty (Paris, Gallimard, 1994), *Frontières*, vol. 10, n° 1, été, p. 70-71.

GRAFEILLE, N. et al. (1983). *Les cinq sens et l'amour*, Paris, Laffont.

HALL, E.T. (1971). *La dimension cachée*, Paris, du Seuil.

LAUZON, S. et ADAM, E. (1996). *La personne âgée et ses besoins*, Saint-Laurent, ERPI.

LECLERC, F. (s.d.) *Le tour de l'île*. productions Canthus, sous éditeur Coppélia Olivi Musique, Inc.

MATRAY, Bernard. (2004). *La présence et le respect, Éthique du soin et de l'accompagnement*, Paris, Desclée de Brouwer.

MEUNIER, P. (2003). *La philosophie du Petit Prince ou le retour à l'essentiel*, Outremont (Qc), Carte Blanche.

MONTAGU, A. (1979). *La peau et le toucher un premier langage*, Paris, Seuil.

MONTALESCOT, M. (1999). *Le toucher relationnel*, Paris, Dangles.

PASINI, W. (1991). *Éloge de l'intimité*, Paris, Payot.

PRAYEZ, Pascal. (1994). *Le toucher en psychothérapie*, Marseille et Paris, Épi, Hommes et perspectives et Desclée de Brouwer.

SAINT-EXUPÉRY, A. de (1999). *Le Petit Prince*, collection «Folio junior», Paris, Gallimard, édition spéciale.

Note

1. Une partie de ce texte a déjà fait l'objet d'une publication dans le bulletin trimestriel de l'Organisation montréalaise des personnes atteintes de cancer (OMPAC), *Quoi de neuf?* sous le titre de: «La relation à l'autre dans l'accompagnement: haute voltige ou saut périlleux?», vol. 12, n° 4, p. 1-2.